

Gilles Ortlieb

Décembres

Voici plusieurs jours, en somme, que j'observe dans un rayon variable, qui va de l'encadrement de la fenêtre aux grands axes et ruelles alentour, la réinstallation des guirlandes dans les arbres, sur les grues, les façades, sans pouvoir congédier l'impression très tenace qu'il s'agit là de tissons pour la vue, d'angles vifs et blessants dans le noir prégnant, de barbelés lumineux en quelque sorte, aussi peu faits pour allumer l'idée d'une fête au-dessus des passants qu'un morceau de corde posé sur la table d'un pendu récent. (J'exagère, sûrement ; il n'empêche, comment désactiver pour soi-même cette électricité veuve, aux entrelacs clignotants ?)

Décembre, mois entre tous malcommode à dire, à raison de ce qu'il célèbre, exhibe en le cachant, tient enfoui sous l'enfance et ses âges, entre potlatch et renoncement. D'où, sans doute, ce presque soulagement de l'heure première, à l'instant de quitter la nuitée intime et ses amonts incertains, pour une aube extérieure balisée de lueurs, réverbères, trottoirs vivants. La journée, au su et au vu de tous aiguise ses pointes et ses stylets, ou bien dispose ses édredons, plis d'oreiller, nuages courbes, c'est selon.

À quelques soirs désormais du grand banquet, les diables s'affairent à proximité des entrepôts de champagne, à Reims ou Épernay, où de gros paquets suspendus aux fenêtres dans du papier doré figurent les offrandes à venir, cependant que les vignes aux ceps noirâtres, fildeférisés, évoquent à s'y tromper les cimetières militaires dispersés à quelques kilomètres de là (et à quoi la région se prête si volontiers). De l'haleine condensée ruisselle entre les lettres *Porte donnant sur la voie*, derrière lesquelles vient de glisser une baignoire abîmée dans un pré, une camionnette à l'arrêt devant un passage à niveau, une cour de ferme juste déneigée dans le brouillard translucide – et l'ancienne interrogation sur l'ordre apparent du monde et ses petits désordres récents : ces branches captives dans la glace concentrique des mares ou la menue monnaie des tempêtes, oubliée.

Veille de veille de Noël dans l'Est, cette année encore, et repas de fête annoncé à la brasserie de la place Wallis, qui offre quelques chambres en étage à de jeunes émigrées russes, en transit : le 24 décembre à 20 heures, *Traipen mat äppel* (boudin aux pommes) et vin mousseux ; la télé, continûment branchée sur un canal animalier, y déroulera pour rien des reportages nombreux sur les mœurs des hyènes, la toilette des grands félins, la chasse à l'éléphant ou le déplacement des oursins. En regard de la place, pour animer le tableau, *La Maison du Diabète*, une taverne de l'Aiglon à l'enseigne désuète et, contrastant avec la boutique de régime voisine, les néons du cabaret *Coyote Girls* pourvoyant à l'envi promesses de spectacles et de divertissement.

Arrière-cour en hiver, avec fumées montant droites contre un ciel couleur chair, et clartés tamisées sur les façades voisines, sans aucun des tressautements colorés par les téléviseurs : le lait de cette Nativité n'en sera pas tourné. Une soirée tranquille, en somme, pour relire Cendrars, Strindberg ou quelque prosateur d'Europe centrale à peu près ignoré. La neige tombée hier sur le balcon s'est recroquevillée avec d'infimes crissements (mais quel travail du gel saura tenir compagnie en suffisance?). Un rectangle d'étoiles se déplace de guingois entre les toitures, flocons de sel sur du papier huilé, à la trajectoire millimétrée : une bonace nocturne, pour ainsi dire, nimbant sans effort le mobilier perché des antennes et cheminées. L'inquiétude est, pour l'heure, lac peu visible d'ici, à la surface sombre et qui ne tremble pas.

Et l'unique sortie du 25 décembre, jusqu'à la place la plus proche, pour glisser un pli dans une boîte dans l'attente d'une improbable levée : familles désœuvrées déambulant de conserve et profitant, sur l'air de Noël au balcon, de la douceur inopinée pour promener marmaille et digestion dans l'entre-bâillement du jour – avant que la nuit ne retombe dont un coin s'était levé, sans grande conviction.

Par la fenêtre, un petit homme en cache-col bronze et chapeau de feutre grisâtre, flanqué d'un quadrupède au poil plus miel que roux, et qui escorte chacun de ses pas. L'étonnant est que tous les deux s'immobilisent parfois longuement, malgré le froid, pour ausculter le ciel ou dévisager les abords immédiats, regardant passer les voitures et les suivant des yeux jusqu'au tournant, puis pivotant de trois-quarts pour jouir d'un autre angle de vue, avant – à l'issue d'une station plus prolongée encore que d'habitude (admirable patience du chien, qui feint de s'intéresser aussi à ce presque rien dont il est témoin) – de se résigner à rentrer, à pas prudents que le verglas étrécit. Et quand on les croit disparus, ils sont là de nouveau, en faction, l'homme au couvre-chef gris et son renard miniature au poil plus clair que roux, qui emboîte chaque demi-pas de son compagnon.

La saison se désincarcère de la saison, à reculons : les traînées de sel semblent maintenant l'emporter en quantité sur la neige lorsque celle-ci, devenue motteuse et grisâtre, s'efforce malgré tout de durer dans l'air adouci, en monticules ternes et racornis qui rappelleraient assez des cadavres de hérissons. Ou bien s'aplatit à l'écart en plaques goudronnées, par l'ombre sauvées ; quelques jours après la chute, les derniers cristaux encore immaculés sont ceux qu'on aperçoit sous les algues, à l'étal des écaillers – et qu'ils s'apprêtent à jeter au caniveau, une fois les festivités passées.